

## **LE CAMP DE KERLAZ**

*Nous commençons aujourd'hui ce récit que nous avons annoncé dans notre numéro de Novembre 1957.*

*Le rédacteur de ces lignes, Louis Le Bec, l'un des intendants du camp a pris la soutane le 9 Décembre dernier dans la chapelle des Pères Salésiens de Don Bosco à Dormans, dans la Marne. Après ce court préambule, et pour ne pas altérer la saveur du récit, nous allons immédiatement lui céder la parole.*

«Un bruit de ferraille... oh ! pardon ! un bruit de scooter... Un jeune abbé souriant m'accoste : «Alors, tu y viens ?... » Aller ! mais où donc ? J'allais demander des explications lorsque la voix se fit impérative: « Bon ! grimpe derrière. On va voir Maurice ! » Nous traversons en trombe les rues de Lannilis pour aboutir dans une petite cour, puis dans un semblant de jardin. Et me voici devant un second abbé presque aussi jeune et souriant que le premier. Il y avait autour de lui toute une foule de garçons qui s'affairaient autour des marmites et des tentes... En moins de temps qu'il ne le faut pour le dire, je fus inscrit comme intendant pour le camp de Kerlaz. L'abbé au scooter se chargea bien vite de mettre papa et maman au courant.

Ce Samedi soir, je me couchai très tard. « Maman, prépare mon sac, papa, il me faudrait un couteau: c'est indispensable... Et mon foulard et mes chaussures... J'allais oublier mon calot vert ! ... Ça n'en finissait pas ! Ce coucher plutôt tardif ne m'empêcha point de réveiller tout le monde de très bonne heure pour retrouver un slip de bain égaré depuis plusieurs jours. Quel drame ! ... Enfin tout fut prêt. Il fallait se dépêcher. La messe était à six heures et demie. Je ne sais pas si j'étais le dernier. Je crois cependant que Michel et Georges Le Bras n'étaient guère plus tôt que moi. On a tout de même bien prié au cours de cette messe, et surtout bien chanté une sorte de chant arabe où il est question de cheval et de cavalier qui ont été jetés à l'eau.

L'office terminé, on s'installe dans le car qui nous attendait. Et puis on est parti. Je ne sais pas si papa et maman ont pleuré, mais moi pas, ou presque pas du moins. D'ailleurs le chagrin se transforma vite en rires et en joie quand Alain Salou s'empara du micro. Ils sont loquaces dans la marine marchande, peut-être parce qu'ils sont obligés de se taire quand ils sont dans les pays étrangers. Alors ils se rattrapent pendant les permissions. Parfois M. Favé réussit à placer un ou deux mots : Mais ce fut tout ! Ainsi la route ne nous parut pas longue, bien au contraire !

Nous voulions voir le défilé folklorique des Fêtes de Cornouaille et pour dix heures nous étions près de la cathédrale, bousculés par tout un peuple qui attendait les groupes qui ne passeraient que deux heures plus tard... Fort heureusement le gendarme en faction remarqua vite nos calots verts et nous accorda une place de choix. Et lorsqu'il risquait d'être débordé par la foule, il faisait appel aux plus forts d'entre nous. Bien entendu le premier choisi fut Gérard Salou, puis François Kerlan, Paul Bernicot et Loulou Salou... L'attente fut longue, mais le spectacle en valait bien la peine. Ce que les garçons ont- le plus admiré ce n'est pas les cent groupes folkloriques si riches dans leurs costumes, ni la reine, mais bien le char burlesque qui clôturait le défilé. Vous rappelez-vous ?

On en avait plein les yeux, mais les estomacs criaient famine. Maurice avait bien distribué une crêpe entre deux au cours du défilé, mais « quid haec inter tantos ? » !... Alors vite rassemblement et en voiture ! Un petit coin tranquille près de la chapelle de Ty Mamm Doue en Kerfeunteun, une fontaine à l'eau fraîche... et chacun dévore à belles dents le casse-

croûte que bonne maman lui a préparé avant de partir. Et de nouveau en voiture... pour Kerlaz. En passant à Quimper nous avons fait une recrue prénommée Dédé. Avec ce sixième moniteur, nous étions bien au complet.

Nous sommes donc confortablement installés dans le car en route vers Kerlaz. Muets d'admiration, devant les beaux paysages que nous avons sous les yeux, nous traversons Plogonnec, Locronan avec sa superbe église et sa place «unique au monde». Puis nous descendons tout doucement dans la plaine du Porzay. Devant nous maintenant se découvre l'immense baie de Douarnenez, ce Naples breton, déjà toute scintillante des feux du couchant. Notre chauffeur Jean Pronost (Jean-ik an Tous pour les intimes) tourne à gauche dans un petit chemin de terre, laissant sur sa droite une sympathique maison dont nous ne tarderons pas à faire connaissance, parce qu'on y vend rafraichissants et sucreries... Mais laissons «Marie» à son comptoir pour saluer M. l'Abbé Péron, aumônier des petits vieux de Kerlaz qui nous accueille avec son large sourire à l'entrée de la propriété qui va être notre «chez nous » pendant quinze jours.-.

En quelques minutes le car est débarassé de tout son chargement et Jean-ik pourra reprendre la route de Lannilis accompagné de M. Favé qui nous reviendra le lendemain avec le scooter, machine précieuse, utile pour tous... et agréable pour certains.

Tandis que Gérard Salou a revêtu sa tenue de chauffeur et qu'Alain et Jean s'affairent autour d'un feu plutôt chétif pour essayer de nous faire une soupe, toute la troupe est au boulot. François Merdy et François Gouriou durent s'adonner à un véritable travail de pionniers pour pouvoir planter leur tente sur une vieille souche, dans un fossé... Jacques Quidelleur et Jo Simon durent se résoudre à planter les leurs au milieu des ajoncs. Gare aux piquants la nuit prochaine ! Les petits étaient tout dévoués aux ordres de Dédé Pennec, et, les mains dans les poches, J.-L- Mellon regardait comment on monte une tente... Gageons que l'an prochain il sera capable de faire des montages en série-..

Maintenant que le gîte était assuré, on pouvait songer au souper. Grâce aux bons soins de l'intendance il nous fut servi copieux et bien chaud. Si copieux que sa digestion exagéra une promenade à travers bois. Ainsi, tandis que Maurice s'affairait dans les fermes environnantes pour nous trouver le lait du lendemain, nous partions pour la première expédition nocturne. «La lune prêta son pâle flambeau à cette promenade ». Heureusement d'ailleurs, car (je pense que nous pouvons le dire maintenant) nous avons failli nous perdre dans la sombre forêt- Après une bonne heure de marche, nous avons débouché dans une clairière quelque part du côté de Locronan- Et nous n'avions ni cartes, ni boussoles... Et puis il ne suffit pas d'avoir cartes et boussoles; il faut encore savoir s'en servir.

Nous avons tout de même réussi à retrouver notre chez nous grâce aux indications des bornes kilométriques.

Il était temps. Une demi-heure plus tard, toute la police de la région aurait été à nos trousses. Ayant lancé et relancé ses coups de corne (sans « s » je vous en prie) qui résonnaient lugubrement dans la nuit, Maurice, au comble de l'inquiétude, ne voyait rien venir. Il se préparait à bondir sur le téléphone, lorsque ses oreilles perçurent clairement un chant dans la nuit « C'est les gars du Patro connus dans tout le canton ».. Son visage s'illumina d'un large sourire. On compta et recompta les enfants : ils étaient tous présents, et les intendants lui déclaraient fièrement : « De ceux que tu nous as confiés, nous n'avons pas perdu un seul ! »

Tout le monde était fatigué sauf ces baraqués que sont les Robert Thomas, les Dédé Bescond et les frères Le Bras qui se déclaraient disposés à repartir pour une nouvelle expédition. Pour contenter tout le monde on fit un petit feu de camp qui se termina par une courte prière.

Dix minutes plus tard tout le monde était dans ses couvertures, et le chant du Salve Regina, chanté par tous les intendants, confia à Notre-Dame le sommeil plein de rêves de nos jeunes campeurs.

Et nous voici au seuil de cette première journée. Enfin, quand je dis seuil, c'est une façon de parler... car, ce jour-là ils ne furent pas nombreux ceux qui assistèrent au lever du soleil. Pensez donc ! Personne pour réveiller le grand garçon. Plus de soeur pour sortir du lit le petit frère avec la réprimande habituelle : « Comment tu n'as pas honte ! Pas encore levé à 10 heures ! ».. Mais il y eut la trompe ! Et quand on a entendu « le son du cor au fond du bois » il n'est plus question de traîner !

Tout le monde aux lavabos. Traduisez : tout le monde au lavoir des blanchisseuses .

Imaginez la tête de nos lavandières en voyant surgir du bois cette troupe de quasi-nudistes... Et le supplice commença ! L'eau était froide, et pour obtenir un billet de retour à la tente, il fallait obligatoirement passer devant Jean Foricher qui, de toute sa hauteur, plongeait un regard scrutateur dans chaque paire d'oreilles... Evidemment pour les intendants, l'employé du service-hygiène fermait les yeux !

Le temps de savourer, un délicieux chocolat préparé de main de maître par l'intendance et de grignoter quelques bonnes tartines, et voici que s'annoncent déjà les préparatifs du dîner. Maurice engage les grands à faire popote à part, sous la haute direction de François Jaffrès, tandis que Jean Salou se réserve de nourrir le gros de la troupe. Dès le premier jour, Pierrot Kerlan se qualifie comme chauffeur émérite. J'ai l'impression que Gérard devra souffler dur pour éliminer ce nouveau prétendant et garder le titre qu'il détient depuis trois ans !

Pendant que se préparait le repas, Jeannot Breton et tous les siens, J.-François Pailler et toute sa suite se payaient le luxe d'une promenade à travers bois... Au retour tout était prêt. Le niveau du potage ne baissa pas vite. Dame ! Avec une chaleur pareille ! Il n'en fut pas de même des tomates auxquelles il manquait un petit rien de vinaigre : les intendants doivent sans doute connaître le décret-loi interdisant l'alcool aux enfants. Escalopes de veau, purée, citronnade à volonté : de quoi rassasier les plus gourmands !

Un brin de vaisselle et tout le monde rejoint ses couvertures encore chaudes de la nuit pour la sieste obligatoire. François Salou ne prise point cette heure de repos obligatoire et se vit confier par ses frères aînés de l'intendance quelques marmites à laver. Il faut croire que ce fut bien fait, car le prix de « marmitier » lui fut décerné à la fin du camp.

Tandis que la troupe somnole, Maurice se démène pour nous trouver un guide qui nous conduirait à la plage. P'tit Jean se présenta. P'tit Jean fut choisi et sera désormais des nôtres. Et vers trois heures, à travers champs et prés, laissant les tentes sous la bonne garde de nos braves petits vieux de Kerlaz, la jeunesse lannilisienne prenait le chemin de la mer. Ne disons pas de mal de Tréglonou, mais aux dires d'Yvon Le Borgne et d'Albert Daré, l'eau est certainement meilleure à Trezmalaoen qu'à Penhoat. Mais Dédé Jaouen la trouve plus salée : ce qui est désagréable quand on prend une bonne tasse. Toujours est-il que le bain fut des plus appréciés et en conséquence prolongé bien au-delà des délais réglementaires.

Le retour s'effectua péniblement sous un soleil accablant. Fort heureusement, Maurice avait pris les devants avec l'équipe des grands. Et à notre arrivée, tout était prêt pour le souper. Monsieur Favé était de retour avec son précieux scooter, ce qui nous valut un mot du soir des plus romantiques, tout imprégné de spiritualité franciscaine dans le calme solennel de cette seconde nuit.

... Nous arrivons en vue de Bénodet. Maurice se fait de plus en plus nerveux, tandis que notre économe sent son portefeuille se dégonfler, rien qu'à l'idée d'aller jusqu'aux Iles Glénans. Malgré une tentative auprès du patron de « La Perle » pour essayer d'obtenir un prix d'ami, il nous faut lâcher pied et descendre.

Que penser de Bénodet ? Une belle ville certainement, du moins en hiver ! Car pour trouver quelque coin tranquille pour y casser la croûte un premier août par exemple il faut savoir marcher et marcher longtemps sous un soleil de plomb !

Tout se passe finalement pour le mieux, nous découvrons la petite plage idéale et, oh merveille ! il y a des « brinig » ! Quel régal ! Rien de tel pour guérir un ulcère à l'estomac, n'est-ce pas, Monsieur Favé ?

Mais tout a une fin, même les journées au bord de l'eau, et il ne s'agit pas de rater le seul départ. Et c'est une course à travers la ville pour rejoindre le quai d'embarquement. Mais dans notre course effrénée, nous sommes arrêtés par une soif atroce, intense, tenaillante et les intendants qui n'ont pas réussi à suivre la course trouvent petits et grands attablés dans un café qui devant un bock de bière, qui devant une bouteille de limonade !

Cette soif terrible réveille la nostalgie du camp et d'aucuns rêvent à la fontaine si fraîche qui coule son eau limpide près des tentes de Kerlaz, tandis que d'autres, qui ne sont pas inscrits à la « Croix d'Or » se transportent d'un bond jusqu'au comptoir de « chez Marie » devant quelque chose de glacé dans un gros verre !

Oui nous sommes vraiment fatigués et, vous me croirez ou vous me croirez pas, François Bervàs est tellement abattu qu'il n'a plus la force de tenir son maillot de bain qu'il laisse choir au fond de l'Odéon.

Autant l'aller a été vivant, autant le retour est mort ! Et le soir après la soupe Maurice n'a pas besoin, de donner des coups de corne pour sonner le « rappel de pied ferme ». Tout le monde est là : il n'y a pas de déserteur, mais il n'y a pas non plus de volontaires pour les marmites. Tant pis elles attendront jusqu'à demain.

Et , le lendemain, au lever, c'était vendredi. Vendredi toute la journée ! Jour maigre. Ce serait enfreindre aux lois et faire figure de mauvais historien que de négliger certains détails de cette journée, détails qui ont leur importance. A ma grande confusion, je dois tout vous dire. Monsieur Favé, notre directeur et père spirituel, Monsieur Favé, pourtant tout pénétré de méthode salésienne et accompagné de Jeannot Foricher aussi fervent que lui, oui ! Monsieur Favé manqua ce jour-là de psychologie ! Ce sont des choses qui arrivent ! Mais tout de même ! Aussi, mamans de Lannilis, du fond de ma retraite de la Marne, je vous donne un bon conseil : si cette année vous envoyez vos enfants au camp de Saint-Jacques ou à celui de Coat-an-Doc'h (et je vous y invite cordialement !) Pour l'approvisionnement exigez un autre commissionnaire au moins les vendredis ! Pensez donc ! On lui avait demandé des sardines et il nous rapporta des maquereaux ! Le dîner fut des plus atroces ! Tous les intendants avaient été convoqués quelques minutes auparavant et sagement avaient écouté les soins requis en cas d'étouffement provoqués par des « objets étrangers ! »

Mais tout se passa pour le mieux. Par crainte toutefois de récurrence, il fut décidé que l'on ne s'éloignerait pas du camp ce qui nous valut un jeu dans les bois. La prière du soir fut un hymne d'actions de grâce, une sorte de prière que l'on récite après avoir encouru un grand danger.

La nuit se passa bien elle aussi- Mais le lendemain Monsieur Favé nous quitte- Non pas que nous l'ayons expulsé pour son péché de la veille, mais il rejoint tout simplement Brest pour remplir l'Eglise Saint-Martin de ses envolées bretonnes pour le Festival International des Cornemuses.

Voici dimanche... Inutile de vous dire qu'il est dans nos intentions d'assister à la messe. En l'absence de M- Favé, nous pensions nous rendre à la paroisse. Kerlaz fêtait justement son saint patron. Tout le monde se réjouissait déjà de la sortie et du bel office... Hélas ! Une pluie diluvienne devait nous contraindre à une simple messe basse dans la chapelle des Soeurs du Vieux Chatel. M. l'aumônier Péron se prêta très aimablement à notre décision et, pour parler le langage ecclésiastique, « bina » pour nous permettre de remplir aussi régulièrement que possible nos obligations religieuses en ce jour du Seigneur.

Vers midi, le baromètre monta et avec lui la joie et la gaîté de tous. Comme promenade digestive l'autorité choisit Locronan. Quelques minutes avant le repas nous eûmes l'agréable surprise d'accueillir M. et Mme Thomas ainsi que M. et Mme Daré- Les premiers venaient prendre des nouvelles de leurs fistons, tandis que les autres nous amenaient Joseph et repartaient avec Albert. Jean-Paul Galliou, malade le jour du départ, avait également pris place dans cette voiture pour être des nôtres en cette dernière semaine de camp.

Nous partions vers Locronan lorsque Joseph Salou, accompagné de son épouse arrivèrent. Inutile de vous dire que ce ne fut pas sans retarder le départ. Pensez donc ! Il fallait embrasser tout le monde ! Euh ! Enfin... je veux dire tous les frères et cousins, beaux frères et beaux cousins. Pas les autres bien sûr ! D'ailleurs Maurice ne l'aurait jamais permis ni Jo Salou non plus !

Je vous fais grâce des multiples péripéties de la promenade, mais je ne saurais négliger un détail que personne n'a encore oublié aujourd'hui : je veux dire l'assaut des « calots verts » autour de « JOB l'imagier ». Pensez donc ! Pour 150 francs il vous taillait deux têtes d'un coup ! Des occasions comme celle-là on n'en trouve pas tous les jours !

Ce dimanche-là nous n'avons pas chanté les vêpres. Nous avons tenu cependant à marquer le jour du Seigneur en disant nos prières du soir avec davantage de ferveur. N'est-ce pas là l'essentiel ? Non in multiloquio !

La nuit suivante fut-elle bonne ? Je l'ignore. Mes souvenirs commencent à s'estomper. Toujours est-il que la journée suivante allait être mauvaise. Jusqu'à dix heures tout va bien. Chacun s'occupe à sa popote. Il a fallu que Maurice s'absente pour que le malheur arrive. «Ces choses-là n'arrivent que quand on est absent ! » Quel malheur ! Il faudrait dans ces cas que tous les intendants aient leur diplôme de secouriste. Mais inutile de se lamenter. Bref, il a suffi que Maurice s'absente pour que François Merdy se casse le bras et autre chose avec. (Traduisez : la souche sur laquelle il est tombé !). En apprenant la chose, Maurice ne fait qu'un bond. Et il donne ses ordres. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le blessé est transporté auprès de Soeur Marie-Françoise qui découvre une fracture très nette. Monsieur Favé arrive sur ces entrefaites. B court (en scooter, évidemment !) jusqu'à Kerlaz où il trouvera la voiture de la boulangère Marie-Hélène pour conduire le patient jusqu'à la clinique du Clos à Douarnenez. Il y restera non pas six semaines comme dans la chanson, mais six petites journées, bien choyé par les Soeurs et par M. le Chanoine Abguillerm, aumônier du Clos-

Le repas de midi ne fut pas très chaud pas plus que le jeu qui suivit d'ailleurs ! Mais le lendemain nous devons retrouver notre entrain habituel. Nous devons faire un jeu contre les Parisiens campés dans la Clarté. La partie fut acharnée. Quelques minutes avant la fin les Parisiens menaient,

et, au coup de sifflet final.. ils menaient encore. Dans le bilan de cette partie acharnée tout n'est pas positif : une montre égarée, de nombreux pantalons déchirés, des visages éraflés.-. et beaucoup de fatigue. Mais que cela ne vous inquiète guère : c'est avec tout cela que l'on fait des hommes.

(A suivre) Louis LE BEC.  
(parution : 1-2-3-5-6 1958)